

avec tant de grâce ses invitations, qu'un refus ne se présenta à l'esprit de personne.

On attendit impatiemment le jour fixé.

Ce jour-là, la frégate qui, à cause de son grand tirant d'eau, était ancrée hors de la rade, était resplendissante de flammes. On eût dit la galère magique de Cléopâtre.

Tous les bateliers de Livourne, en habits de fête, attendaient sur le port les invités dans des nacelles jonchées de fleurs.

A neuf heures, un coup de canon parti de la frégate avait annoncé qu'elle attendait ses hôtes.

Les hôtes ne s'étaient pas fait attendre.

Une véritable flottille de gazes, de dentelles et de diamants était partie au signal et couvrait la mer.

En tête, sur la chaloupe de la frégate, voguant avec des voiles de pourpre, couchée sur des tapis de Perse, était la belle princesse.

Orlof l'attendait à l'échelle de sa frégate.

La fête fut splendide; elle dura jusqu'au jour.

La princesse en eut tous les honneurs.

Quand vint cette brise fraîche du matin qui fait frissonner les fleurs dans les vers de Dante, les femmes, fleurs vivantes, frissonnantes aussi, mirent leurs pelisses de satin et, les unes après les autres, partirent.

La princesse Tarakanof resta la dernière. De quoi lui parlait le beau régicide? D'amour ou d'ambition?

Le fait est que la pauvre créature, au lieu de partir avec les autres, s'attarda, et, restée la dernière à bord, sentit tout à coup que la lame et le vent imprimaient à la frégate un mouvement inusité.

La frégate avait levé l'ancre et voguait sous toutes ses voiles.

La pauvre gazelle était tombée dans le piège; la malheureuse princesse était prisonnière.

Alors, ce qui nous reste à raconter est terrible.

Sans transition aucune, le gentilhomme courtois, l'amant attentif redevint le sombre et féroce exécuteur des ordres de Catherine.

La princesse, telle qu'elle était vêtue, avec sa robe de bal, ses fleurs, ses diamants, fut enfermée dans une cabine de la frégate.

La frégate jeta l'ancre à Cronstadt, et Orlof vint prendre à Saint-Petersbourg les ordres de l'impératrice.

Le soir du même jour, une barque, fermée comme une gondole, et qui servait à l'impératrice pour ses promenades nocturnes sur la Néva, se détacha des flancs de la frégate amirale, remonta la Néva et s'arrêta vis-à-vis de la forteresse.

Une femme, couverte d'un long voile qui empêchait qu'on ne vit ni ses traits, ni sa taille, ni rien d'elle, descendit de la barque, et prit, conduite par un officier et quatre soldats, le chemin de la forteresse.

L'officier remit un ordre au gouverneur.

Le gouverneur, sans dire un mot, fit signe à un géôlier de venir, lui désigna du doigt un numéro inscrit sur la muraille, et marcha le premier.

—Suivez le gouverneur, dit le géôlier.

La femme obéit.

On traversa la cour, on ouvrit une poterne, on descendit vingt degrés, on ouvrit la porte du No. 5, on poussa la femme dans une espèce de sépulcre, et l'on referma la porte derrière elle.

La fille d'Elisabeth, la belle princesse Tarakanof, cette merveilleuse créature que l'on eût crue faite de nacre, de carmin, de velours, de gaze et de satin, se trouva à demi nue dans un humide et obscur cachot du ravelin Saint-André.

Vous connaissez ces cachots; nous les avons déjà visités une fois.

Au-dessous du niveau de la Néva, l'eau du fleuve roule incessamment avec un bruit sourd contre leurs murailles. Ils sont éclairés par une meurtrière étroite qui permet que le prisonnier voie le ciel, mais qui ne permet pas que le ciel voie le prisonnier. Des larmes incessantes roulent sur ces murailles, froides comme si elles sortaient d'une paupière glacée, et forment une boue liquide sur le sol du cachot.

Un peu de paille était étendue sur cette boue et formait le lit de la princesse.

Elle qui avait vécu jusque-là dans un lit de duvet et de mousse, elle eut un instant l'espoir qu'elle ne vivrait pas un mois dans un pareil tombeau.

Elle y vécut douze ans!

Elle avait beau demander, à genoux, les mains jointes, dans ce doux langage italien, qui semble fait pour la prière et l'amour, quel crime elle avait commis pour être punie si cruellement; ses géôliers ne lui répondaient pas.

Elle cessa de parler; elle cessa de demander; elle cessa presque de se plaindre. Elle vécut de la vie de ces reptiles qu'elle sentait quelquefois, la nuit, glisser sur son visage humide et sur ses mains glacées.

Elle était devenue non-seulement inattentive, mais encore insensible à tous les bruits.

Depuis quelques jours, elle entendait bien les eaux de la Néva mugir avec une plus grande violence; mais il y avait douze ans qu'elle les entendait mugir plus ou moins fort.

Puis elle entendit tirer le canon.

Elle leva la tête.

Il lui sembla que l'eau du fleuve, arrivée à la hauteur de la meurtrière, s'épanchait dans son cachot.

Bientôt il n'y eut plus de doute, l'eau ruisselait par la meurtrière. Au bout de deux heures, elle s'y engouffra.

La Néva montait.

Elle comprit le danger, la pauvre femme. Si sombre que fût son existence, la mort lui apparut plus sombre encore... Elle n'avait que trente deux ans.

Elle eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux.

Elle appela; elle cria. Elle souleva une pierre que, la veille, elle n'eût pas pu remuer, et, avec cette pierre, elle frappa contre la porte. On l'entendit, malgré le bruit du canon, qui continuait de tonner.

Le géôlier vint ouvrir la porte.

—Que voulez-vous? lui demanda-t-il.

—Je veux sortir! je veux sortir! cria la pauvre femme. Ne voyez-vous pas qu'avant demain le cachot sera plein d'eau? Mettez-moi où vous voudrez, mais, au nom du ciel, laissez-moi sortir!

—On ne sort d'ici qu'avec un ordre écrit de la main de l'impératrice, répondit le géôlier.

Elle veut s'élançer dehors. Le géôlier la repoussa si violemment, qu'elle tomba à la renverse dans cette eau glacée.

Elle se releva et alla s'appuyer à la muraille, à l'endroit de son cachot où le sol était le plus élevé. Le géôlier referma la porte.

Plus l'eau montait, plus elle entraînait à flots abondants, la prisonnière la sentait monter.

Le soir, elle en eut jusqu'à la ceinture.

On l'entendait jeter d'horribles cris, puis, avec l'accent de la prière, crier en italien:

—Dio! Dio! Dio!...

Ses cris continuèrent de plus en plus déchirants, ses lamentations se firent entendre de plus en plus suppliées pendant tout le reste de la journée et pendant presque toute la nuit.

Ces plaintes étaient effrayantes, sortant de l'eau.

Enfin, vers quatre heures du matin, elles s'éteignirent.

L'eau avait complètement rempli l'étage inférieur du ravelin Saint-André.

Quand l'inondation cessa, quand l'eau se fut retirée, on pénétra dans le cachot de la princesse, et l'on y trouva son cadavre.

Une fois morte, elle n'avait plus besoin, pour sortir, d'un ordre de l'impératrice.

On creusa une fosse sur les remparts, et on l'enterra nuitamment.

Encore aujourd'hui, on montre—de l'œil, du doigt, d'un signe—un tertre sans pierre, sans inscription, et sur lequel s'asseoient les soldats de la garnison pour causer ou jouer aux cartes.

VER À TABAC

M. Foucher, de Saint-Jacques, a trouvé dans sa plantation de tabac, cet insecte que l'on nomme *ver à tabac*, et qui fait de si grands ravages dans les Etats-Unis. C'est un énorme ver de cinq à six pouces de long. La larve est couleur vert tendre, avec de petites raies blanches et une corne en aigrette à l'extrémité du dos. C'est un insecte des plus voraces pendant son développement, dans le genre de la chrysome (mouche à patate), et il est important de le détruire aussitôt qu'on le découvre.

Quoique d'une apparence repoussante, il est tout à fait inoffensif et peut être enlevé avec les doigts. Quand le ver est devenu chrysalide parfaite il ressemble beaucoup à l'oiseau-mouche, et le soir, on le voit voltiger de fleur en fleur. Il est important de détruire cet insecte avec la plus grande diligence. Car il est excessivement dommageable dans les plantations de tabac.

—Les relations du Canada, dit le *Moniteur du Commerce*, avec les pays étrangers, vont s'augmentant chaque année. C'est ainsi que plusieurs chargements de grains, pour la première fois dans l'histoire commerciale du Canada, ont été dirigés du port de Montréal dans la Baltique. Une barque chargée de blé est partie au commencement de la semaine dernière pour Dalarn, un port de la Suède, et un steamer qui achève son chargement prendra également la destination d'un port de la Baltique.

L'influence de ces relations est beaucoup plus profonde qu'on ne le suppose; elle ne se borne pas à des relations passagères, mais elles amènent l'attention sur le pays expéditeur, et les paysans Suédois ou Norvégiens qui émigrent si aisément aux Etats Unis prendront la direction du Nord-Ouest avec la même ardeur. Nous sommes heureux d'ajouter que ces expéditions sont dues à l'énergique activité de M. Auguste Girard, que nos cultivateurs connaissent depuis tant d'années.

—Mesdames, vous pouvez vous faire une belle complexion, des joues roses, et les yeux étincelants avec tous les cosmétiques de France, et toutes les eaux de beauté de l'univers, mais si vous avez perdu la santé, rien ne vous la rendra, ni ne vous donnera la force, la santé et la beauté d'autrefois comme les Amers de Houblon. Un essai le prouverait certainement.—*Telegraph*.

REMARQUEZ BIEN QUE

Quand la maison Dupuis Frères dit qu'elle vend ses marchandises à meilleur marché que partout ailleurs, elle entend dire que c'est régulièrement durant toute l'année.

Mais elle vient de décider de faire une déduction extraordinaire pour le temps de l'Exposition, sur toutes ses marchandises, afin de diminuer son stock qui est énorme.

Elle invite ses pratiques et le public en général à lui faire une visite.

Quiconque y fera une emplette sauvera au moins un tiers de son argent.

Ainsi pour vos marchandises sèches allez chez

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE SAINTE-CATHERINE,

SANS VALEUR.—Pas si vite, mon ami; si vous pouviez voir les hommes, femmes et enfants qui sont sortis du lit pleins de santé et de vigueur, grâce à l'emploi des Amers de Houblon, vous diriez: "Remède glorieux et inappréciable."—*Philadelphia Press*.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 22 septembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES.

Problème No. 284.—MM. V. Gagnon, J. Brunette, F. Côté, Québec; Un amateur, E. Legault, Ottawa; M. Lalandry, New-York; A. C., St-Jean; H. Lafrenière, T. Gagnier, A. Buisson, M. Toupin, Montréal; N. P., Sorel; Echec, St-Jérôme.

NOUVELLES.

—L'Allemagne compte quatre-vingt-dix-huit cercles d'échecs avec un total de 2,329 membres.

—La *Stratégie* publie un article nécrologique, dans lequel elle annonce le décès de M. S. R. Neumann. M. Neumann était un fort joueur, et un auteur sur les échecs.

—Le *Detroit Free Press* annonce son sixième concours international de problèmes pour lequel il offre \$10 pour le meilleur 4 coups; \$5 pour le meilleur 3 coups et \$6 pour le meilleur 2 coups. Les conditions de ce concours sont: Les problèmes doivent être inédits et porter chacun une devise, accompagnée de la solution; les compositeurs peuvent envoyer autant de problèmes qu'ils veulent; seront acceptés tous les envois mis à la poste avant le 31 décembre 1881 et adressés à M. T.-P. Bull, chess editor, *Free Press*, Detroit, Mich.

Le succès que notre estimé confrère a obtenu dans ses concours précédents nous autorise à engager nos compatriotes à prendre part à cette lutte.

—A propos du match Blackburne-Zukertort, la *Stratégie* dit:

"Nous saluons M. Zukertort, Vice-Président de la République universelle des Echecs, et devant les progrès énormes qu'il a faits, nous formons des vœux pour qu'il demande au Président actuel, M. Steinitz, la revanche du match qu'il a perdu en 1872."

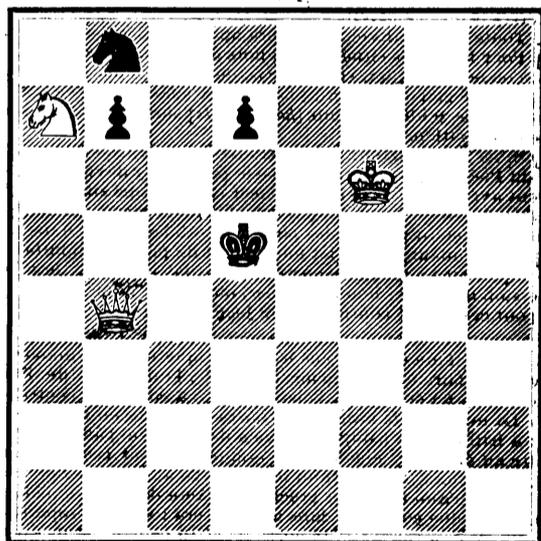
En 1872, M. Steinitz a gagné sept parties contre une à M. Zukertort. Le résultat de son dernier match avec Blackburne a changé sa position, et donne des raisons assez fortes pour forcer M. Steinitz à descendre de nouveau dans l'arène. M. Steinitz aurait déclaré être prêt à se mesurer de nouveau avec le Dr Zukertort. Cette lutte est désirée par tout le monde des échecs.

Déjà en 1878, Zukertort avait battu Blackburne, ainsi que M. Roenthal, le meilleur joueur d'échecs de France; aussi est-il aujourd'hui reconnu comme le roi des adeptes du noble jeu de Palamède. Il n'y a donc que M. Steinitz, le vainqueur du tournoi de Vienne en 1873, qui pourrait lui disputer la primauté. En attendant, le triomphe du docteur allemand doit faire tressaillir les ombres de Philidor et de La Bourdonnaie.

PROBLÈME No. 286.

Composé par M. S. LOYD, États-Unis.

NOIRS.—4 pièces.



BLANCS.—3 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTIONS.—No. 284.

Blancs. Noirs.  
1 D 4e CR 1 Ad libitum.  
2 Mat selon le coup des Noirs.

No. 285.

1 D 3e FD 1 R 5e CR  
2 D 3e R 2 R 5e T  
3 R 5e R 3 R 4e T  
4 D 3e TR, mat.

Si: 1 R 5e R  
2 R 5e C 2 R 4e D  
3 R 5e F 3 R 3e F  
4 D 5e R, échec et mat.